

port à la mort et aux morts (Michel de Certeau, qui a consacré un texte à la mystique, au sens de la « part maudite » de G. Bataille, de Foucault, parlait de « beauté du mort »). Afin de se défaire de la posture « en prise » du philosophe, Foucault a publié quatre textes singuliers, le dernier dans *Esprit* en novembre 1979 où il revient sur les prisons (il avait fondé le Groupe d'information sur les prisons (GIP) avec J.-M. Domenach et Pierre Vidal-Naquet) sous le pseudonyme d'Appert.

O. M.

Friedrich Gundolf
HEINRICH VON KLEIST.
 Suivi de Heinrich Von Kleist
**L'ÉLABORATION DE LA PENSÉE
 PAR LE DISCOURS**
 Paris, Félin Poche, 2011, 160 p., 12 €

Rapprochant Von Kleist de ceux qu'il appelle « les grands écrivains », refusant de l'enfermer avec Lessing ou Büchner dans la catégorie des romantiques allemands, l'écrivain Friedrich Gundolf, un érudit de l'époque de la République de Weimar, met en avant dans un bref essai (il date de 1922 et a été traduit par Alexandre Vialatte), d'une densité remarquable, la place des événements moraux dans l'écriture de H. Von Kleist. « Il est pédagogue avant tout, écrit-il, comme Lessing, mais avec plus de goût pour les sonorités de la couleur et du verbe, il y a chez lui plus de rhétorique que de dialectique. Ce qu'il voit d'abord, ce sont des événements moraux, événements d'ordre pathétique, et c'est ensuite qu'il leur cherche des personnages. Chez ces écrivains, le drame ne naît pas de la vision spontanée des hommes, il n'est pas une activité isolée au sein du monde ou par le monde, c'est le monde lui-même qui apparaît et parle en drame. C'était ce qui se passait déjà pour Shakespeare. L'unité de Kleist n'apparaît pas, ne se trouve pas dans une opinion, dans un choix de sujets ou dans une tendance de la pensée, mais dans un sentiment de la vie ; ce sentiment ne parvient pas, comme chez les Goethe ou les Shakespeare, à fournir une image universelle du monde mais donne du

moins une vision des hommes extrêmement riche et variée. » Cette lecture de Gundolf, que suit un texte de Von Kleist (*L'Élaboration de la pensée par le discours*) qui lui apporte comme une confirmation, emporte l'adhésion, dans la mesure où il fait comprendre ce qu'est un grand écrivain (Shakespeare et Kleist) mais aussi en quoi la rupture moderne qui brise l'unité du monde ne permet plus de tisser le même type de récit. Ce qui explique que les personnages de Kleist deviennent des événements moraux, dont le monde, semble-t-il nous dire, devrait faire plus de cas.

O. M.

Ilija Trojanow
LE LONG DU GANGE
 Paris, Buchet Chastel, 2011,
 180 p., 15 €

Lorsque l'on voit le Gange, on comprend bien vite la différence entre pureté et propreté. Le Gange, dans la religion hindouiste, est une déesse, Ganga, et non un simple fleuve. Il est l'objet de toutes les vénéractions, le lieu d'innombrables rites et célébrations. Pourtant, c'est l'un des fleuves les plus pollués de la planète. À la pollution industrielle s'ajoute une pollution que l'on pourrait qualifier de spirituelle, puisque le fleuve charrie les cadavres de ceux qui n'ont pu être brûlés, et les restes de ceux qui se sont fait incinérer sur les bûchers de Varanasi. Le livre d'Ilija Trojanow rend admirablement compte de cette double dimension ; l'auteur nous raconte son périple le long du fleuve, mêlant habilement la légende et l'anecdote, sans jamais céder à un vain exotisme ni se complaire dans la critique facile. Il montre bien le mélange de roublardise et de vénération qui entoure souvent le fleuve et ceux qui en vivent (comme le lui fait remarquer un *pujari*, il faut bien que les prêtres mangent, eux aussi) : Ganga est puissante, et c'est paradoxalement cela qui dédouane les hommes de toute responsabilité à son égard. « La saleté ne colle qu'aux mortels, les dieux sont résistants à la pollution. »

A. B.